# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 11 FEVRIER 1889. 62ème Année.

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 11 FEVRIER 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| 1 an | $3 00 |

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |


## Une volte-face.

Le *Standard*, qui est l'organe de Marquis de Salisbury, a publié, le 24 janvier, un article où il plaide, ouvertement, en faveur d'une entente avec la Russie, et dont les conclusions produisent dans le monde diplomatique une vive impression. Ce qui fait que cet article s'impose à l'attention, ce n'est pas seulement qu'il ait paru dans les colonnes d'un journal quasi officiel, mais c'est qu'il a été, évidemment, inspiré par le cabinet anglais. Tout atteste, le fond comme la forme, que les idées et les arguments exposés dans l'article du *Standard* sont, à n'en pas douter, l'expression des sentiments du Foreign-Office. Les lecteurs experts ne s'y tromperont pas.

Le journal anglais commence par rendre justice à l'attitude franchement pacifique de la Russie. C'est là un aveu significatif—dit la *Liberté*. La presse anglaise a toujours nourri à l'égard de cette puissance des préjugés qui faussaient son jugement. Elle lui prêtait des arrière-pensées et des desseins qui entretenaient les méfiances entre les deux nations, et rendaient impossible toute espèce de rapprochement.

Les Anglais s'imaginaient, et bon nombre d'entre eux s'imaginent encore que les Russes n'ont d'autre souci, d'autre préoccupation au monde que de se rendre maîtres des Indes. Les Russes sont persuadés que les Anglais sont en tout et partout leurs adversaires irréconciliables. L'attitude du cabinet de Saint-James dans les multiples questions qui agitent la péninsule des Balkans était bien faite pour affermir cette conviction. En sorte que les deux nations semblent vouées l'une vis-à-vis de l'autre, à une éternelle hostilité. Mais cette hostilité n'est pas irrémédiable; elle cesserait même bientôt et sans qu'on eût à faire un trop grand effort pour cela. Il suffirait à la presse des deux pays de se montrer impartiale et juste, de suivre, en un mot, l'exemple que donnait hier le *Standard*, dans l'article que nous apprécions.

L'organe tory déclare que l'équilibre des forces militaires européennes apparaît aux hommes d'Etat anglais comme la plus solide garantie du maintien de la paix. Il est essentiel, dans ce but, que les grandes puissances du continent se contrebalancent réciproquement et que l'une quelconque d'entre elles ne puisse détruire l'équilibre à son profit. En résumé, le *Standard* convie le tsar à se constituer, d'accord avec la Grande-Bretagne, le gardien du *statu quo*.

A cette invite, la Russie pourrait répondre qu'il y a beau temps qu'elle se préoccupe de sauvegarder l'équilibre européen, et que c'est pour le rendre plus stable qu'elle s'est détachée du groupement germanique et a reconquis sa liberté d'action. Mais à quoi bon chicaner les Anglais là-dessus? L'important, c'est qu'ils soient disposés à coopérer désormais, avec la Russie et la France, à l'œuvre humanitaire et sociale de la paix.

Un revirement profond et dont les conséquences peuvent être incalculables s'est produit, semble-t-il, dans l'esprit et les tendances de nos voisins d'outre-Manche. Jusqu'à ces derniers temps, c'est dans la suprématie de l'Allemagne qu'ils voyaient les bases de la paix. Fortifier l'Allemagne diplomatiquement et militairement, c'était pour eux fortifier en même temps l'équilibre européen. A telles enseignes, qu'on a pu se demander un instant si la Grande-Bretagne, subissant à son tour l'incantation allemande, n'allait pas s'associer au système d'alliances organisé par M. de Bismarck. Un moment même, on a pu, sans trop choquer les vraisemblances, affirmer que cette adhésion était un fait accompli.

L'article du *Standard* prouve qu'il n'en est rien. Il prouve aussi que les ministres dirigeants de la Grande-Bretagne sont revenus de l'erreur où ils se sont trop longtemps entêtés; ils semblent reconnaître cette vérité, pourtant bien simple, que lorsqu'on veut maintenir l'équilibre européen, il faut commencer par se pas travailler à établir l'prépondérance d'un Etat sur les autres. A quoi ce revirement est-il dû? Les derniers événements répondent pour nous. La campagne de dénigrement entreprise contre la mémoire de Frédéric III, les procédés mesquins dont on a usé à l'égard de sa veuve, l'impératrice Victoria, l'affaire Geffcken, les calomnies dirigées contre sir Robert Morier, bref, les "voies rageuses"—comme dit le *Standard*, dans un nouvel article qu'on lira ci après,—où s'est engagé M. de Bismarck et où il pousse le jeune empereur, ont irrité l'opinion publique et le gouvernement lui-même en Angleterre. Voilà, selon nous, la cause du revirement qui s'est produit chez nos voisins et que le langage nouveau tenu par le *Standard* établit clairement.

---

Un émule de Jean Hiroux est la compagnie du bourreau.

L'aumônier s'approche :

—Mon ami, avez-vous une dernière demande à faire? La volonté d'un mourant est sacrée!

—Je veux apprendre l'anglais!

---

Un usurier est à son lit de mort. Depuis trois jours il n'a pas prononcé une parole, et semble n'avoir plus connaissance.

Un ami se présente pour le voir:

—Comment! dit la femme de l'usurier à son mari, tu ne reconnais pas Auguste, ton ami Auguste, qui t'a toujours perté tant d'intérêt!

—A combien pour cent? s'écrie aussitôt le moribond tressaillant à ce mot magique.

---

Gavroche et son copain Polyte sont en arrêt devant une colonne Morris, et s'initient à la composition des spectacles de Paris.

—Tiens, dit Polyte en montrant du doigt l'affiche de l'Odéon, quel drôle de nom, "Caligula"! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?....

—Nigaud, réplique Gavroche avec autorité, tu vois bien que c'est du latin. "Caligula!" ça signifie: quelle gouelle!

---

Conversation surprise entre un des Hottentots venus à Paris et le chef de bureau de la Préfecture de police:

—Moi avoir lu décret pépa Floquet pour nous étrangers, mais moi tout nu pas avoir papiers! noms écrits sur dos, voyez plutôt!

Le chef de bureau examine avec un peu de répugnance; mais inexorable, il dit:

—Dans ce cas, déposez votre peau entre les mains de l'employé.

---

Grand scandale au palais de justice de Z....

Le président avait passé la matinée à la chasse. Très fatigué, il s'était endormi à l'audience. Réveillé par le fiat de la plaidoirie d'un avocat, mais encore fort ahuri, il s'adresse à l'avocat adverse:

—Maître Polingard, ajoute-t-il d'une voix éteinte, lâchez votre venin!

---

Entre cochers.

L'administration des pompes funèbres choisit son personnel. Les enterrements des premières classes sont favorisées d'un cocher en rapport avec la munificence du sort: "Jard et des draperies.

A la Madeleine, l'autre jour, un enterrement passait.... Le cocher du corbillard, raide et digne, se redressait comme un paon sous son éclatant plumage....

Un "sapin" passe et après avoir salué la dépouille mortelle, il interpelle l'orgueilleux automédon:

—Tu ne ferais pas tant le malin, si j'étais le client!

---

Un malade se trouvait à l'agonie. Depuis trois jours il n'a pas prononcé une parole, et semble n'avoir plus connaissance.

Un ami se présente pour le voir:

—Comment! dit la femme de l'usurier à son mari, tu ne reconnais pas Auguste, ton ami Auguste, qui t'a toujours perté tant d'intérêt!

—A combien pour cent? s'écrie aussitôt le moribond tressaillant à ce mot magique.

---

Gavroche et son copain Polyte sont en arrêt devant une colonne Morris, et s'initient à la composition des spectacles de Paris.

—Tiens, dit Polyte en montrant du doigt l'affaire de l'Odéon, quel drôle de nom, "Caligula"! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?....

—Nigaud, réplique Gavroche avec autorité, tu vois bien que c'est du latin. "Caligula!" ça signifie: quelle gouelle!

---

Conversation surprise entre un des Hottentots venus à Paris et le chef de bureau de la Préfecture de police:

—Moi avoir lu décret pépa Floquet pour nous étrangers, mais moi tout nu pas avoir papiers! noms écrits sur dos, voyez plutôt!

Le chef de bureau examine avec un peu de répugnance; mais inexorable, il dit:

—Dans ce cas, déposez votre peau entre les mains de l'employé.

---

Grand scandale au palais de justice de Z....

Le président avait passé la matinée à la chasse. Très fatigué, il s'était endormi à l'audience. Réveillé par le fiat de la plaidoirie d'un avocat, mais encore fort ahuri, il s'adresse à l'avocat adverse:

—Maître Polingard, ajoute-t-il d'une voix éteinte, lâchez votre venin!

---

Entre cochers.

L'administration des pompes funèbres choisit son personnel. Les enterrements des premières classes sont favorisées d'un cocher en rapport avec la munificence du sort: "Jard et des draperies.

A la Madeleine, l'autre jour, un enterrement passait.... Le cocher du corbillard, raide et digne, se redressait comme un paon sous son éclatant plumage....

Un "sapin" passe et après avoir salué la dépouille mortelle, il interpelle l'orgueilleux automédon:

—Tu ne ferais pas tant le malin, si j'étais le client!


L'ABEILLE

DE LA

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

AVEC UNE

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

LE

SAMEDI MATIN

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

BUREAUX ET ATELIERS,

No 73 RUE DE CHARTRES

Entre Conti et Bienville.

ABONNEMENTS:

EDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

EDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Un mois | 25 |

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de bureaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827 est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où en lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des dépêches télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'étranger.

Un Bulletin maritime,

Une liste des navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans,

Une liste des navires dans le port de la Nouvelle-Orléans,

Un Bulletin Financier,

Un Bulletin Commercial,

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer.

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

BUREAUX ET ATELIERS:

73....CHARTRES....73


## FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

# LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

CINQUIÈME PARTIE.

EXPIATIONS.

—Suite—

Elle savait qu'elle habitait à Paris. Mais de cette jeune fille qui était devenue son amie, elle ne savait que cela. En voyant les dépenses qu'elle faisait, elle avait pu supposer qu'elle avait une certaine fortune ou qu'elle gagnait beaucoup d'argent.

Mais, enfin, quelle était donc cette chose mystérieuse que son grand-père connaissait et que Mercédès lui avait cachée?

Or, un matin, la comtesse avait interrogé Pierre Rouget au sujet de Mercédès.

Le vieillard hésitait à parler.

—Je ne sais rien d'elle, absolument rien, dit Paule; avec moi, elle a toujours été mystérieuse. Pourquoi? Je sais qu'il y a un secret dans son existence un secret qu'elle n'a pas voulu me révéler; ce secret, grand-père, tu le connais, et Mercédès m'a dit que je le saurais par toi. Tu voix que tu peux parler sans crainte.

—C'est vrai, je connais le secret de Mercédès; seulement....

—Eh bien?

—Je suis embarrassé; je ne sais pas si je dois....

—Voyons, grand-père, est-ce que Mercédès serait, comme j'en ai eu la pensée, une.... femme entretenue?

—Il y a en un peu de cela, mais elle est dans une belle position et n'a pas besoin qu'un homme lui donne de l'argent.

—Tu dis qu'elle est dans une belle position?

—Oui.

—Alors, elle est riche?

—Je ne pas si elle a actuellement une fortune acquise, mais elle gagne quatre-vingt ou cent mille francs par an.

—Mais que fait-elle donc?

—Elle est danseuse à l'Opéra.

—En vérité! exclama Paulé. Mais alors, grand-père, elle connaît cette fameuse Flora qu'on a surnommée la Papillone?

—Oui, elle la connaît, et même très bien. Ecoute, Paule, Flora la Papillonne, c'est Mercédès.

—Dien, est-ce possible?

—Voilà, Paule, ce qu'elle ne pouvait pas te dire.

—Oh! la malheureuse! la malheureuse!

—Paule, ne te hâte pas de la juger, tu le ferais trop sévèrement. Mercédès d'Argélias a trouvé grâce devant moi comme devant Etienne, sa mère et Mélie qui, eux aussi, savent tout. Mercédès, ou si tu aimes mieux, Flora la Papillonne, n'a jamais été la maîtresse du comte de Verdraine comme on l'a cru à Paris.

Le vieillard raconta alors à la comtesse comment il avait appris d'abord par Etienne que le comte de Verdraine était à Paris où, après que Mme de Brognies fut devenue folle, il avait pris pour maîtresse,—c'était ce que l'on croyait,—une danseuse appelée Flora la Papillon; comment il avait au ensuite que la danseuse Flora n'était autre que Mercédès, la fille d'Inès Ramon.

Pierre Rouget continua par le récit du voyage qu'il avait fait à Paris, accompagné de Mélie, et rapporta, dans ce qu'elle avait d'essentiel, la longue conversation qu'il avait eue avec la danseuse.

La comtesse avait écouté silencieusement, en proie à une émotion poignante.

Elle n'était ni vindicative ni haineuse; dans aucun cas elle n'aurait pu rendre le mal pour le mal, et cependant elle comprenait que Mercédès eût accompli cette œuvre de vengeance terrible.

—Eh bien; tu ne dis rien? fit Pierre Rouget, voyant que Paule, songeuse, gardait le silence.

—Hélas! je n'ai rien à dire.

—Tu penses que Mercédès est coupable?

—Je ne sais pas. Si elle est coupable, c'est, comme elle vous l'a dit, une affaire entre elle et Dieu. Moi, je pardonne.... Je veux me souvenir seulement de ce que Mercédès a fait pour moi.

La mort tragique du baron de Miray, suivie immédiatement du suicide du comte de Verdraine, avait causé une profonde émotion à Grenoble. La population avait été frappée de stupeur.

Et quand, presque aussitôt, on avait appris l'attentat dont la comtesse Paule avait été victime, sa séquestration dans la tour du Moine, l'émotion avait encore grandi, et l'on s'était livré à toutes sortes de commentaires.

Pour tout le monde, le comte avait vengé sa femme et il n'était plus aussi coupable qu'on l'avait cru tout d'abord.

Et si, dans les premiers instants, on s'était apitoyé sur la triste fin du baron millionnaire, il n'y eut bientôt plus personne pour déplorer sa mort. C'était un misérable, il devait finir comme finissent les misérables.

Précédés du drame de Verdraine, l'instruction de l'affaire de l'enlèvement devait exciter au plus au point la curiosité publique. Pendant deux mois on ne s'occupa que de cela. L'affaire de la religieuse, on l'appelait ainsi, —prenait les proportions d'une cause célèbre, et l'intérêt qui s'attachait à la personne de la comtesse Paule et à ses malheurs passionnait même les plus indifférents.

Les bandits payés par M. de Miray étaient six; sur les indications fournies par Ernestine Pacaud, le cocher Brunet et les deux autres complices avaient été arrêtés quelques jours après la délivrance de la comtesse.

On avait pensé d'abord que la fille Pacaud, l'ex-religieuse, était la principale coupable; mais l'instruction ne tarda pas à découvrir que le chef de la bande était Ernest Bargoin. C'était lui qui avait été en relations directes avec M. de Miray, qui avait choisi et payé ses associés, qui avait tout conduit.

On sut le rôle qu'il avait joué à Bellombe sous le nom de Julien Forestier, se disant ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer économiques.

Cet homme était un dévoyé, un déclassé; il était intelligent, instruit et possédait assez de connaissances spéciales pour avoir pu faire croire qu'il était réellement ingénieur.

Fils d'un maître maçon, il avait fait de bonnes études; il avait appris le dessin, la géométrie, la mécanique et était entré, jeune encore, comme conducteur de travaux chez un entrepreneur de travaux publics. Pendant quelques années, il avait assez bien marché; sa situation était bonne, pour arriver il n'avait qu'à travailler. Mais peu à peu il se livra à la débauche; le jeu et les femmes le perdirent. Il commit plusieurs détournements au préjudice de son patron, qui le chassa honteusement. Il était devenu voleur, voleur il resta.

Il essaya cependant de se replacer, mais il était connu, on ne voulut plus de lui nulle part. Alors il dut vivre d'expédients et devint un chevalier d'industrie. En homme habile, il pratiqua l'escroquerie sur une vaste échelle; il fut le directeur d'une de ces agences financières qui n'ont d'autre but que de s'emparer de l'épargne des naïfs et des niais; il fit de la fausse monnaie; il était grec dans les tripots et ne dédaignait pas, à l'occasion, de s'associer à des dévalisseurs de maisons.

Tel était l'homme que M. de Miray avait rencontré un jour à Lyon, dans un salon interlope, et dans lequel il avait reconnu un grec, en perdant au jeu quelques milliers de francs.

Sachant parfaitement que Bargoin était un homme à faire n'importe quelle vilaine besogne, le baron l'avait retrouvé pour lui confier la mission que nous savons.

C'était Bargoin qui avait présenté à M. de Miray Romain, un autre dangereux coquin, qui ne vivait, lui aussi, que d'escroqueries et de vols. C'était Bargoin qui avait enrôlé les autres chenapans, complices du rapt; c'était lui qui avait loué la chaise de poste et les chevaux de relais.

On calcula que l'enlèvement de la comtesse n'avait pas coûté moins de quarante mille francs à M. de Miray.

Etait-ce l'amour ou la haine qui avait fait agir le baron? Peut-être l'un et l'autre.

L'affaire de la religieuse eut son dénouement à la cour d'assises.

Ernest Bargoin fut condamné à huit ans de travaux forcés; Ernestine Pacaud à cinq ans de reclusion et Romain également à cinq ans de réclusion; les autres chacun à deux ans de prison.

XVI

DÉNOUEMENT.

Près d'une année s'était écoulée. La comtesse Paule arrivait à la fin de deuil et allait pouvoir quitter le long voile de crêpe des veuves.

Rien n'était venu modifier en quoi que ce soit la tranquillité monotone de son existence. Entre elle et Etienne la situation restait la même.

Elle avait voulu prendre part au travail des champs, aller à la vigne, comme autrefois; mais ses parents s'y étaient absolument opposés; ils n'en étaient pas à avoir besoin des bras de leur fille, Dieu merci.

Paule partageait son temps entre les soins à donner au ménage, des ouvrages de couture et l'instruction de ses fils, celle de Georges surtout, très avancé pour son âge, et pour qui le moment d'entrer au lycée était venu.

Mais, hélas! Paule ne pouvait placer ses fils ni au lycée, ni même dans un collège; il lui manquait la chose essentielle, l'argent.

—C'est grand dommage, se disait-elle tristement, car on pourrait faire quelque chose de Georges et de son frère.

Elle souffrait de se trouver dans l'impossibilité de faire pour ses enfants ce qu'elle avait voulu.

Un jour qu'elle parlait de cela à Pierre Rouget, le vieillard lui dit que Mme Denizot et Etienne avaient déclaré que Georges d'abord et Edouard ensuite seraient mis par eux au lycée et qu'ils se chargeraient de tous les frais de leur éducation.

—Paroles en l'air, répondit Paule; dans tous les cas, grand'père, tu pensea bien que si cette proposition m'était faite, je ne l'accepterais point.

—Voyons, grand-père, est-ce que Mercédès serait, comme j'en ai eu la pensée, une.... femme entretenue?

—Il y a en un peu de cela, mais elle est dans une belle position et n'a pas besoin qu'un homme lui donne de l'argent.

—Tu dis qu'elle est dans une belle position?

—Oui.

—Alors, elle est riche?

—Je ne pas si elle a actuellement une fortune acquise, mais elle gagne quatre-vingt ou cent mille francs par an.

—Mais que fait-elle donc?

—Elle est danseuse à l'Opéra.

—En vérité! exclama Paulé. Mais alors, grand-père, elle connaît cette fameuse Flora qu'on a surnommée la Papillonne?

—Oui, elle la connaît, et même très bien. Ecoute, Paule, Flora la Papillonne, c'est Mercédès.

—Dien, est-ce possible?

—Voilà, Paule, ce qu'elle ne pouvait pas te dire.

—Oh! la malheureuse, la malheureuse!

—Paule, ne te hâte pas de la juger, tu le ferais trop sévèrement. Mercédès d'Argélias a trouvé grâce devant moi comme devant Etienne, sa mère et Mélie qui, eux aussi, savent tout. Mercédès, ou si tu aimes mieux, Flora la Papillonne, n'a jamais été la maîtresse du comte de Verdraine comme on l'a cru à Paris.

Le vieillard raconta alors à la comtesse comment il avait appris d'abord par Etienne que le comte de Verdraine était à Paris où, après que Mme de Brognies fut devenue folle, il avait pris pour maîtresse,—c'était ce que l'on croyait,—une danseuse appelée Flora la Papillon; comment il avait au ensuite que la danseuse Flora n'était autre que Mercédès, la fille d'Inès Ramon.

Pierre Rouget continua par le récit du voyage qu'il avait fait à Paris, accompagné de Mélie, et rapporta, dans ce qu'elle avait d'essentiel, la longue conversation qu'il avait eue avec la danseuse.

La comtesse avait écouté silencieusement, en proie à une émotion poignante.

Elle n'était ni vindicative ni haineuse; dans aucun cas elle n'aurait pu rendre le mal pour le mal, et cependant elle comprenait que Mercédès eût accompli cette œuvre de vengeance terrible.

—Eh bien; tu ne dis rien? fit Pierre Rouget, voyant que Paule, songeuse, gardait le silence.

—Hélas! je n'ai rien à dire.

—Tu penses que Mercédès est coupable?

—Je ne sais pas. Si elle est coupable, c'est, comme elle vous l'a dit, une affaire entre elle et Dieu. Moi, je pardonne.... Je veux me souvenir seulement de ce que Mercédès a fait pour moi.

La mort tragique du baron de Miray, suivie immédiatement du suicide du comte de Verdraine, avait causé une profonde émotion à Grenoble. La population avait été frappée de stupeur.

Et quand, presque aussitôt, on avait appris l'attentat dont la comtesse Paule avait été victime, sa séquestration dans la tour du Moine, l'émotion avait encore grandi, et l'on s'était livré à toutes sortes de commentaires.

Pour tout le monde, le comte avait vengé sa femme et il n'était plus aussi coupable qu'on l'avait cru tout d'abord.

Et si, dans les premiers instants, on s'était apitoyé sur la triste fin du baron millionnaire, il n'y eut bientôt plus personne pour déplorer sa mort. C'était un misérable, il devait finir comme finissent les misérables.

Précédés du drame de Verdraine, l'instruction de l'affaire de l'enlèvement devait exciter au plus au point la curiosité publique. Pendant deux mois on ne s'occupa que de cela. L'affaire de la religieuse, on l'appelait ainsi, —prenait les proportions d'une cause célèbre, et l'intérêt qui s'attachait à la personne de la comtesse Paule et à ses malheurs passionnait même les plus indifférents.

Les bandits payés par M. de Miray étaient six; sur les indications fournies par Ernestine Pacaud, le cocher Brunet et les deux autres complices avaient été arrêtés quelques jours après la délivrance de la comtesse.

On avait pensé d'abord que la fille Pacaud, l'ex-religieuse, était la principale coupable; mais l'instruction ne tarda pas à découvrir que le chef de la bande était Ernest Bargoin. C'était lui qui avait été en relations directes avec M. de Miray, qui avait choisi et payé ses associés, qui avait tout conduit.

On sut le rôle qu'il avait joué à Bellombe sous le nom de Julien Forestier, se disant ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer économiques.

Cet homme était un dévoyé, un déclassé; il était intelligent, instruit et possédait assez de connaissances spéciales pour avoir pu faire croire qu'il était réellement ingénieur.

Fils d'un maître maçon, il avait fait de bonnes études; il avait appris le dessin, la géométrie, la mécanique et était entré, jeune encore, comme conducteur de travaux chez un entrepreneur de travaux publics. Pendant quelques années, il avait assez bien marché; sa situation était bonne, pour arriver il n'avait qu'à travailler. Mais peu à peu il se livra à la débauche; le jeu et les femmes le perdirent. Il commit plusieurs détournements au préjudice de son patron, qui le chassa honteusement. Il était devenu voleur, voleur il resta.

Il essaya cependant de se replacer, mais il était connu, on ne voulut plus de lui nulle part. Alors il dut vivre d'expédients et devint un chevalier d'industrie. En homme habile, il pratiqua l'escroquerie sur une vaste échelle; il fut le directeur d'une de ces agences financières qui n'ont d'autre but que de s'emparer de l'épargne des naïfs et des niais; il fit de la fausse monnaie; il était grec dans les tripots et ne dédaignait pas, à l'occasion, de s'associer à des dévalisseurs de maisons.

Tel était l'homme que M. de Miray avait rencontré un jour à Lyon, dans un salon interlope, et dans lequel il avait reconnu un grec, en perdant au jeu quelques milliers de francs.

Sachant parfaitement que Bargoin était un homme à faire n'importe quelle vilaine besogne, le baron l'avait retrouvé pour lui confier la mission que nous savons.

C'était Bargoin qui avait présenté à M. de Miray Romain, un autre dangereux coquin, qui ne vivait, lui aussi, que d'escroqueries et de vols. C'était Bargoin qui avait enrôlé les autres chenapans, complices du rapt; c'était lui qui avait loué la chaise de poste et les chevaux de relais.

quelle elle mit un baiser en murmurant:

—Pardonnez-moi!

—Oui, oui, je vous pardonne.

Le père Rouget et les enfants rentraient.

Avec la permission de leur mère, Mélie emmena Georges et Edouard.

La comtesse n'ayant reçu aucune lettre de Mercédès et n'ayant plus entendu parler d'elle, avait pu penser que la danseuse désirait se faire oublier.

Mais Mercédès n'était pas aussi indifférente que Paule le supposait. Elle avait écrit plusieurs lettres à Etienne, qui lui avait répondu, et elle était tenue ainsi au courant de ce qui se passait à Saint-Amand.

Un matin, deux lettres de la Papillonne arrivèrent à Saint-Amand; l'une était adressée à Etienne Denizot, l'autre à la comtesse de Verdraine.

A Etienne, Mercédès révélait le secret que Paule s'efforçait à cacher, et elle lui disait que le deuil de Mme de Verdraine touchant à sa fin, il pouvait maintenant, avec assurance, présenter sa demande en mariage.

"J'avais promis à la comtesse, ajoutait-elle, de garder ce secret qu'elle m'a confié; la situation entre vous étant toujours la même et menaçant de s'éterniser, je crois devoir intervenir afin de brusquer un dénouement qui doit faire le bonheur de deux êtres depuis longtemps unis par le cœur.

"En même temps que vous recevrez cette lettre, la comtesse Paule en recevra une où je l'informe de mon indiscrétion, qui ne saurait être considérée comme une trahison impardonnable."

Etienne faillit devenir fou de joie.

Ainsi, il était aimé!

C'était le ciel qui s'ouvrait pour lui!

Le même jour, dans l'après-midi, il se présenta chez l'ancien sergent.

Le vieillard était assis à sa place habituelle.

Georges étudiait sa leçon d'histoire.

Edouard, à côté de son frère, regardait les images d'un livre.

Paule, rêveuse, travaillait machinalement à un tricot.

A la vue du jeune homme, son visage se couvrit d'une vive rougeur, et elle devint toute tremblante. Cependant elle l'attendait.

—Tiens, c'est Etienne, fit gaiement l'ancien sergent; c'est gentil à toi de venir nous voir, mon garçon; ta visite va nous distraire, Paule surtout, qui est toute drôle depuis ce matin.

La jeune femme s'était levée et, gauchement, ne sachant vraiment pas ce qu'elle faisait, elle avançait un siège.

Georges et Edouard se précipitèrent vers Etienne, qui les embrassa.

—Eh bien, mon garçon, reprit le vieillard, à quoi devons nous le plaisir de ta visite?

—Père Rouget, j'ai quelque chose à dire à Mme la comtesse, et, avec sa permission, je parlerai devant vous.

—Ah! fit le vieillard.

Et voyant que Paule restait silencieuse:

—Faut-il que je m'en aille? lui demanda-t-il.

—Non, grand-père, tu peux rester.

—Madame la comtesse, dit Etienne, avez-vous reçu ce matin une lettre de Mlle Mercédès?

—Oui, répondit-elle d'une voix faible.

—J'ai reçu aussi une lettre de Mlle Mercédès, la voici, voulez-vous la lire?

—C'est inutile, monsieur Etienne, je sais ce qu'elle contient.

—Paule, Paule, est-il vrai que vous m'aimez?

—Oui, Etienne, je vous aime; mais....

—Dites, Paule, dites tout ce que vous pensez; ah! expliquez-vous sans contrainte, librement.

L'émotion l'empêcha de parler; elle se contenta de montrer ses enfants.

—Ils seront mes fils! s'écria Etienne.

Il vit les yeux de Paule se mouiller de larmes. Il saisit une de ses mains qu'elle ne retira point.

—Paule, dit-il avec un accent de tendresse infinie, je vous ai toujours aimée, et aujourd'hui je vous aime plus encore que je ne vous aimais il y a neuf ans. Il y a neuf ans, Paule, je vous ai demandé si vous voudriez être ma femme, je vous adresse la même demande et j'ajoute: Paule, voulez-vous que je sois le père de vos enfants?

Ce fut Georges qui répondit:

—Oui, oui, mon bon ami Etienne, maman le veut.

—Oui, maman veut bien, dit Edouard.

—Paule, vous avez entendu! s'écria le jeune homme.

La poitrine de la comtesse se soulevait avec violence; elle était prête à suffoquer. Mais Etienne sentit que la main de Paule serrait la sienne, et au bout d'un instant elle murmura:

Etienne, soyez le père de mes enfants!

Pierre Rouget s'était rapproché.

—Ah! ça, voyons, dit-il, qu'est-ce que cela veut dire? Ai je bien compris? Paule, Etienne te demande en mariage et tu acceptes. Mais c'est bien, cela, c'est très bien! Paule, il y a neuf ans tu aurais dû faire comme aujourd'hui.... Mais ne parlons plus de ce temps-là laissons le passé, il est mort.... Paule, c'est maintenant que tu vas savoir ce que c'est que le bonheur vrai. Ah! mon enfant, mes enfants!.... Mais embrassez-vous donc!

—Paule, te permettrez-vous? demanda timidement Etienne.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme et éclata en sanglots.

Le mariage se fit un mois plus tard.

L'événement était prévu, il ne surprit personne.

La cérémonie eut lieu sans bruit, sans éclat, en présence des témoins, de la famille et de quelques amis intimes, au nombre desquels se trouvaient Mercédès d'Argélias et les époux Gaspard.

Etienne avait acheté une maison bourgeoise voisine de celle de sa mère et l'avait fait restaurer. Ce fut dans cette nouvelle demeure, qui allait être celle de la jeune Mme Denizot, qu'on servit le repas de noces. Au dessert, Pierre Rouget se leva, tenant son verre à la main.

—Je bois, dit-il, à la santé, à la prospérité, au bonheur de mes enfants, de mes petits-enfants et arrière-petits-enfants!

Tout de même, continua-t-il, la vieille gitana du Trocadero ne m'a pas menti; elle m'a prédit que je mourrais vieux, satisfait et heureux. Eh bien, maintenant, la mort peut venir me prendre quand elle voudra, je mourrai satisfait et heureux.

Le vieillard vida gaillardement son verre et se rassit.

Etienne se leva à son tour et dit:

—Je remercie le bon papa Rouget du toast qu'il vient de porter; nous espérons tous que la mort ne se pressera pas de le prendre et qu'il vivra longtemps encore satisfait et heureux. Il nous a parlé de la prédiction qui lui a été faite en Espagne; moi je vais vous dire ce qui m'a été prédit un jour sur la place de Saint-Amand-les-Vignes.

Tous les regards se portèrent sur Mercédès.

—Monsieur Etienne, fit-elle, je me rappelle ce que je vous ai dit.

Etienne enveloppa Paule de son regard brûlant d'amour, lui sourit et reprit:

—Mademoiselle Mercédès, je vous ai demandé si Paule m'aimerait un jour et vous m'avez répondu: "Peut-être. Espérez, car il ne faut jamais désespérer; inspirez-vous de votre cœur afin de faire fondre la glace du sien; il faut lui faire comprendre, lui faire sentir comment vous l'aimez. Espérez, un jour elle vous aimera."

Paule, pour cacher son trouble, embrassait Edouard qu'elle avait pris sur ses genoux.

Quand on se leva de table, Mercédès prit le bras de Paule et dit à Etienne:

—Venez avec nous.

Tous trois entrèrent dans une petite pièce où ils se trouvèrent seuls.

—Monsieur Etienne, dit Mercédès, je n'ai pas à vous dire combien je suis heureuse de votre union, de votre bonheur à tous deux. Vous avez de la fortune et vous avez épousé la veuve du comte de Verdraine, qui est pauvre, et vous avez adopté ses enfants: mais les fils du comte de Verdraine ne seront pas une charge pour vous; Georges et Edouard ont chacun une petite fortune.

—Que dites-vous! s'écrièrent en même temps Paule et Etienne....

—Voici, continua la danseuse, en tirant un papier de son corsage, un titre de rente sur l'Etat de vingt mille francs; c'est ce que j'ai pu sauver pour les enfants de la fortune de leur père.

—Oh! Mercédès, Mercédès! prononça Paule d'une voix oppressée.

Et elle se jeta en pleurant au cou de la vengeresse.

Le soir une autre surprise attendait les jeunes époux dans la chambre nuptiale.

Sur un guéridon, une main mystérieuse avait placé un coffret d'argent.

Qu'est-ce que cela? demanda Paule à son mari.

—Je ne sais pas, répondit-il, non moins étonné que sa femme. Mais, ma bien-aimée, vous pouvez ouvrir ce coffret.

Le petite clef était dans la serrure.

Paule la tourna, leva le couvercle et poussa aussitôt une exclamation.

—Des bijoux, des diamants! fit Etienne.

—Tous, les voilà tous! murmura Paule.

Le lecteur a deviné.

Les bijoux qui se trouvaient dans le coffret d'argent étaient ceux que la comtesse de Verdraine avait vendus au joaillier de Grenoble pour retirer le billet faux des mains du banquier.

Mercédès les avait rachetés; ils étaient son cadeau de noce à Mme Etienne Denizot.

CONCLUSION.

Quatre ans se sont écoulés.

Mme Etienne Denizot est aussi heureuse que la comtesse de Verdraine a été malheureuse.

Paule a mis le comble au bonheur de son mari en donnant le jour à une petite fille, qu'elle a pu appeler Isabelle en souvenir de la morte.

La mignonne a deux ans et est jolie comme un ange.

Mélie, la pauvre bossue, dont le dévouement semble grandir avec le bonheur de ceux qu'elle aime, raffole de la petite Isabelle; elle voudrait toujours l'avoir dans ses bras.

Elle se dispute souvent à ce sujet avec la vieille Marianne, que Paule a fait venir à Saint-Amand et qui est près de son ancienne maîtresse, plutôt une amie qu'une servante.

L'enfant, d'ailleurs, est idolâtrée de toute la famille.

—Elle sera plus belle encore que sa mère, dit Mélie.

—Elle ressemble à l'autre, dit Marianne.

Peu de temps après le mariage de Paule, Pierre Rouget était venu demeurer avec ses petits-enfants.

L'année dernière, il s'est éteint doucement, satisfait et heureux, entouré de tous les siens, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Georges et Edouard sont tous deux au lycée de Dijon; ils comptent parmi les meilleurs élèves et promettent beaucoup pour l'avenir.

Georges a déjà déclaré qu'il voulait être soldat comme le grand-père Rouget. Si c'est réellement une vocation, nous aurons un jour un comte de Verdraine dans le cadre de nos braves officiers de l'armée.

—Moi, dit Edouard, je veux être peintre.

Disons que le jeune garçon a déjà des goûts d'artiste et qu'il dessine d'une façon remarquable.

Flora la Papillonne est toujours danseuse à l'Opéra et continue à briller au premier rang. Elle ne songe nullement à se marier, et l'on se demande si l'amour n'aura pas raison un jour de sa froideur et de son indifférence.

Don Stephano ne se lasse pas de son métier de montreur de bêtes, il ne s'en